

## Quelques formes

### Le rondeau

Le temps a laissé son manteau  
De vent, de froidure et de pluie,  
Et s'est vêtu de broderie,  
De soleil luisant, clair et beau.

Il n'y a bête ni oiseau  
Qu'en son jargon ne chante ou crie :  
Le temps a laissé son manteau  
De vent, de froidure et de pluie.

Rivière, fontaine et ruisseau  
Portent en livrée jolie  
Gouttes d'argent, d'orfèvrerie;  
Chacun s'habille de nouveau:  
Le temps a laissé son manteau.

Charles d'Orléans

### Le sonnet

Marie, qui voudrait votre beau nom tourner,  
Il trouverait Aimer : aimez-moi donc, Marie,  
Faites cela vers moi dont votre nom vous prie,  
Votre amour ne se peut en meilleur lieu donner.

S'il vous plaît pour jamais un plaisir demener,  
Aimez-moi, nous prendrons les plaisirs de la vie,  
Pendus l'un l'autre au col, et jamais nulle envie  
D'aimer en autre lieu ne nous pourra mener.

Si faut-il bien aimer au monde quelque chose :  
Celui qui n'aime point, celui-là se propose  
Une vie d'un Scythe, et ses jours veut passer

Sans goûter la douceur des douceurs la meilleure.  
Eh, qu'est-il rien de doux sans Vénus ? las ! à l'heure  
Que je n'aimerai point, puissé-je trépasser !

Pierre de Ronsard

### L'épigramme

#### Les séparés

N'écris pas. Je suis triste, et je voudrais m'éteindre.  
Les beaux étés sans toi, c'est la nuit sans flambeau.  
J'ai refermé mes bras qui ne peuvent t'atteindre,  
Et frapper à mon coeur, c'est frapper au tombeau.  
N'écris pas !

N'écris pas. N'apprenons qu'à mourir à nous-mêmes.  
Ne demande qu'à Dieu... qu'à toi, si je t'aimais !  
Au fond de ton absence écouter que tu m'aimes,  
C'est entendre le ciel sans y monter jamais.  
N'écris pas !

N'écris pas. Je te crains ; j'ai peur de ma mémoire ;  
Elle a gardé ta voix qui m'appelle souvent.  
Ne montre pas l'eau vive à qui ne peut la boire.  
Une chère écriture est un portrait vivant.  
N'écris pas !

N'écris pas ces doux mots que je n'ose plus lire :  
Il semble que ta voix les répand sur mon coeur ;  
Que je les vois brûler à travers ton sourire ;  
Il semble qu'un baiser les empreint sur mon coeur.  
N'écris pas !

Marceline Desbordes-Valmore

#### L'épopée

Ainsi Charles de France appelé Charlemagne,  
Exarque de Ravenne, empereur d'Allemagne,  
Parlait dans la montagne avec sa grande voix ;  
Et les pâtres lointains, épars au fond des bois,  
Croyaient en l'entendant que c'était le tonnerre.

Les barons consternés fixaient leurs yeux à terre.  
Soudain, comme chacun demeurerait interdit,  
Un jeune homme bien fait sortit des rangs, et dit :

« Que monsieur saint Denis garde le roi de France ! »  
L'empereur fut surpris de ce ton d'assurance.

Il regarda celui qui s'avancait, et vit,  
Comme le roi Saül lorsque apparut David,  
Une espèce d'enfant au teint rose, aux mains  
blanches,  
Que d'abord les soudards dont l'estoc bat les hanches  
Prirent pour une fille habillée en garçon,  
Doux, frêle, confiant, serein, sans écusson  
Et sans panache, ayant, sous ses habits de serge,  
L'air grave d'un gendarme et l'air froid d'une vierge.

« Toi, que veux-tu, dit Charle, et qu'est-ce qui  
t'émeut ?

— Je viens vous demander ce dont pas un ne veut :  
L'honneur d'être, ô mon roi, si Dieu ne m'abandonne,

L'homme dont on dira : « C'est lui qui prit Narbonne.  
»

L'enfant parlait ainsi d'un air de loyauté,  
Regardant tout le monde avec simplicité.

Le Gantois, dont le front se relevait très vite,  
Se mit à rire et dit aux reîtres de sa suite :  
« Hé ! c'est Aymerillot, le petit compagnon !  
— Aymerillot, reprit le roi, dis-nous ton nom.  
— Aymery. Je suis pauvre autant qu'un pauvre moine  
;  
J'ai vingt ans, je n'ai point de paille et point d'avoine,  
Je sais lire en latin, et je suis bachelier.  
Voilà tout, sire. Il plut au sort de m'oublier  
Lorsqu'il distribua les fiefs héréditaires.  
Deux liards couvriraient fort bien toutes mes terres,  
Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur.  
J'entrerai dans Narbonne et je serai vainqueur.  
Après, je châtierai les railleurs, s'il en reste. »

Charles, plus rayonnant que l'archange céleste,  
S'écria :

« Tu seras, pour ce propos hautain,  
Aymery de Narbonne et comte palatin,  
Et l'on te parlera d'une façon civile.  
Va, fils ! »

Le lendemain Aymery prit la ville.  
Victor Hugo, *La Légende des siècles*

## L'épître

### A son ami lion

Je ne t'écris de l'amour vaine et folle ;  
Tu vois assez s'elle sert ou affolle ;  
Je ne t'écris ni d'armes, ni de guerre ;  
Tu vois qui peut bien ou mal y acquerre ;  
Je ne t'écris de fortune puissante ;  
Tu vois assez s'elle est ferme ou glissante ;  
Je ne t'écris d'abus trop abusant ;  
Tu en sais prou et si n'en vas usant ;  
Je ne t'écris de Dieu ni sa puissance ;  
C'est à lui seul t'en donner connaissance ;  
Je ne t'écris des dames de Paris ;  
Tu en sais plus que leurs propres maris ;  
Je ne t'écris qui est rude ou affable,  
Mais je te veux dire une belle fable,  
C'est à savoir du lion et du rat.

Cettui lion, plus fort qu'un vieux verrat,  
Vit une fois que le rat ne savait  
Sortir d'un lieu, pour autant qu'il avait  
Mangé le lard et la chair toute crue ;  
Mais ce lion (qui jamais ne fut grue)  
Trouva moyen et manière et matière,  
D'ongles et dents, de rompre la ratière,  
Dont maître rat échappe viteement,  
Puis met à terre un genou gentement,  
Et en ôtant son bonnet de la tête,  
A mercié mille fois la grand'bête,  
Jurant le Dieu des souris et des rats  
Qu'il lui rendrait. Maintenant tu verras  
Le bon du compte. Il advint d'aventure  
Que le lion, pour chercher sa pâture,  
Saillit dehors sa caverne et son siège,  
Dont (par malheur) se trouva pris au piège,  
Et fut lié contre un ferme poteau.

Adonc le rat, sans serpe ni couteau,  
Y arriva joyeux et esbaudi,  
Et du lion (pour vrai) ne s'est gaudi,  
Mais dépita chats, chattes, et chatons  
Et pris a fort rats, rates et ratons,

Dont il avait trouvé temps favorable  
Pour secourir le lion secourable,  
Auquel a dit : " Tais-toi, lion lié,  
Par moi seras maintenant délié :  
Tu le vaux bien, car le coeur joli as ;  
Bien y parut quand tu me délias.  
Secouru m'as fort lionneusement ;  
Or secouru seras rateusement. "

Lors le lion ses deux grands yeux vertit,  
Et vers le rat les tourna un petit  
En lui disant : " Ô pauvre verminière  
Tu n'as sur toi instrument ni manière,  
Tu n'as couteau, serpe ni serpillon,  
Qui sût couper corde ni cordillon,  
Pour me jeter de cette étroite voie.  
Va te cacher, que le chat ne te voie.  
- Sire lion, dit le fils de souris,  
De ton propos, certes, je me souris :  
J'ai des couteaux assez, ne te soucie,  
De bel os blanc, plus tranchants qu'une scie ;  
Leur gaine, c'est ma gencive et ma bouche ;  
Bien couperont la corde qui te touche.  
De si très près, car j'y mettrai bon ordre. "

Lors sire rat va commencer à mordre  
Ce gros lien : vrai est qu'il y songea  
Assez longtemps ; mais il le vous rongea  
Souvent, et tant, qu'à la parfin tout rompt,  
Et le lion de s'en aller fut prompt,  
Disant en soi : " Nul plaisir, en effet,  
Ne se perd point quelque part où soit fait. "  
Voilà le conte en termes rimassés  
Il est bien long, mais il est vieil assez,  
Témoin Ésope, et plus d'un million.

Or viens me voir pour faire le lion,  
Et je mettrai peine, sens et étude  
D'être le rat, exempt d'ingratitude,  
J'entends, si Dieu te donne autant d'affaire  
Qu'au grand lion, ce qu'il ne veuille faire.

Clément Marot

### La ballade

Frères humains, qui après nous vivez,  
N'ayez les coeurs contre nous endurcis,  
Car, si pitié de nous pauvres avez,  
Dieu en aura plus tôt de vous mercis.  
Vous nous voyez ci attachés, cinq, six :  
Quant à la chair, que trop avons nourrie,  
Elle est piéça dévorée et pourrie,  
Et nous, les os, devenons cendre et poudre.  
De notre mal personne ne s'en rie ;  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

Se frères vous clamons, pas n'en devez  
Avoir dédain, quoique fûmes occis  
Par justice. Toutefois, vous savez  
Que tous hommes n'ont pas bon sens rassis.  
Excusez-nous, puisque sommes transis,  
Envers le fils de la Vierge Marie,  
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,  
Nous préservant de l'inférieure foudre.  
Nous sommes morts, âme ne nous harie,  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

La pluie nous a débués et lavés,  
Et le soleil desséchés et noircis.  
Pies, corbeaux nous ont les yeux cavés,  
Et arraché la barbe et les sourcils.  
Jamais nul temps nous ne sommes assis  
Puis çà, puis là, comme le vent varie,  
A son plaisir sans cesser nous charrie,  
Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre.  
Ne soyez donc de notre confrérie ;  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

Prince Jésus, qui sur tous a maistrerie,  
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie :  
A lui n'ayons que faire ne que soudre.  
Hommes, ici n'a point de moquerie ;  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

François Villon